



Les américanismes du parler canadien-français

Jacques Rousseau, D.Sc., M.S.R.C.

Numéro 21, 1956

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079987ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079987ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, J. (1956). Les américanismes du parler canadien-français. *Les Cahiers des Dix*, (21), 89–103. <https://doi.org/10.7202/1079987ar>

Les américanismes¹ du parler canadien-français

Par JACQUES ROUSSEAU, D.Sc., M.S.R.C.

« Parlez-nous donc canadien ! » demandait une novice française à des compagnes canadiennes, nouvellement arrivées à la maison-mère. Et celles-ci, malicieuses, commencèrent la conversation: « Rimouski chicoutimi ? » — « Kamouraska temiscouata ! » — « Shawinigan yamaska saskatchewan. » Le dialogue, sans doute, aurait révélé une habileté linguistique indiscutable, si l'une des interlocutrices n'avait eu la gaucherie d'éventer la mèche en ajoutant un autre nom de province, Alberta, à l'énumération de noms géographiques d'origine indienne.

L'expression *parler canadien* doit se comprendre ici dans le sens du XVII^e siècle, « le parler des indigènes du Canada ». Toutefois, il n'existe pas qu'une seule langue amérindienne, mais une multitude de dialectes repartis entre des familles sans aucune parenté connue. Les peuplades de l'est du Canada appartiennent à trois familles linguistiques différentes: l'esquimaude au nord du Québec et sur la côte du Labrador, l'iroquoise dans le sud-ouest du Québec et le sud de l'Ontario, l'algonquine, occupant les Provinces Maritimes et la plus grande partie de la péninsule Québec-Labrador, entre le 46° et le 58° de latitude nord. Ces frontières ont quelque peu varié d'une époque à l'autre.

Si l'Amérique indigène a fourni sa quote-part au français et plus particulièrement au parler canadien-français, c'est surtout dans les langues précitées qu'il faut la chercher. Toutefois, au XVI^e et au XVII^e siècles, les voyageurs français apportèrent des Antilles, de la Louisiane et de l'Amérique du sud quelques vocables indigènes, passés ensuite au Canada par ricochet. D'autres, également, vinrent dans le Québec par les pays anglo-saxons.

La première rencontre probable entre Français et Amérindiens remonte à Jacques Cartier, lorsqu'il explora le Saint-Laurent en 1534

(1) J'avais songé à *indianisme*, mais ce terme pourrait prêter à confusion avec les apports des langues de l'Inde, ou à *amérindianisme*, puisque le terme le plus correct pour désigner les indigènes d'Amérique est *amérindien*. J'ai adopté finalement *américanisme*, parallèle à *Américaniste*, « celui qui étudie l'ethnologie et les langues amérindiennes, ainsi Société des américanistes ».

et prit possession du territoire au nom de la France. Le lexique rudimentaire annexé à sa relation de voyage se rattache sans difficulté à la langue iroquoise ou huronne. Aucun des termes relevés, toutefois, n'a pénétré dans la langue, si ce n'est *annedda*,⁽²⁾ — du vocabulaire des botanistes et des historiens, — le nom d'une plante mystérieuse qui guérit l'équipage de Cartier du scorbut et qui n'est autre que le thuya que nous nommons populairement *cèdre* dans le Québec. Les ouvrages scientifiques le retiennent parce que son identité fit l'objet de controverses pendant trois siècles.

Après la véritable fondation de la Nouvelle-France par Samuel de Champlain, au début du XVII^e siècle, les langues canadiennes peuvent désormais commencer à enrichir le vocabulaire français. Les missionnaires, à l'école de leurs ouailles, apprennent les dialectes du pays et adoptent dans leurs écrits des termes exotiques pour désigner les objets inconnus en Europe. Par les interprètes et les coureurs des bois, les mots pénètrent dans la langue parlée. D'ailleurs, ces derniers épousent souvent des « femmes du pays. » Rares, à la vérité, furent les mariages de Français et de Sauvagesses; mais, il existe néanmoins plusieurs Canadiens, comme moi, qui comptent des lignées d'ancêtres amérindiens.

La population aborigène du Canada persiste toujours, malgré les maladies apportées par les Blancs; bien plus, elle s'accroît maintenant et revient sensiblement à ce qu'elle était lors de la découverte. Sauf exceptions, les indigènes s'expriment dans leur propre idiome, adoptant l'anglais ou le français comme langue seconde. Aucune école n'est consacrée aux parlers indigènes; pour les apprendre l'on doit s'en remettre à la pratique; mais, au début, l'interprète est indispensable. Une personne de bonne volonté, sans doute, mais généralement sans culture et baragouinant les deux langues. Ces truchemans, qui n'ont rien de commun avec ceux des grandes agences internationales, ne sont pas de tout repos; ils ajoutent, en effet, leurs propres commentaires; témoin, le sermon de l'abbé Lafleche, plus tard évêque des Trois-Rivières, alors qu'il débutait dans les missions des Cris à la fin du siècle dernier: « Mon entretien, annonce le missionnaire, portera sur la chasteté. » Et le savant interprète de traduire: « Le Père vous parlera

(2) Rousseau, Jacques. « L'annedda et l'arbre de vie. » *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 8: 171-212. 1954.

de la chasse d'été. Jusqu'ici, vous avez fait la chasse d'hiver, mais il paraît que la chasse d'été est meilleure. »

* * *

Éliminons, dès le début, des termes scientifiques comme l'esquimau *nunatak*, l'abénaquis *monadnock*, désignant des phénomènes liés à la glaciation, et le montagnais *tissekau*, que j'ai proposé pour un type particulier d'accident géographique. Ces mots sont ignorés de la langue populaire, en France comme au Canada.

Des mots des Antilles, du Mexique et de l'Amérique du sud, nous sont venus par les récits des voyageurs et les travaux scientifiques. Ainsi: *acajou*, *alpaca*, *ananas*, *avocat* (le fruit), *boucan*, *cacao*, *cannibale*, *canot*, *caoutchouc*, *chocolat*, *cobaye*, *colibri*, *condor*, *copal*, *curare*, *gâiac*, *hamac*, *jaguar*, *lama* (l'animal), *maïs*, *manioc*, *ouragan*, *pacane*, *pampa*, *patate*, *pétun*, *quinquina*, *tabac*, *tangara*, *tapioca*, *tapir*, *tatou*, *tomate*, *topinambour*.

Quelques-uns ont un cours restreint au Canada; d'ailleurs, tapirs et tatous ne s'y rencontrent pas librement. A *maïs*, on substitue volontiers *blé d'Inde*. *Pétun* et *pétuner*, fréquents au début de la colonie, ne sont plus utilisés au Canada, mais le verbe demeure, paraît-il, en Bretagne. Simple souvenir littéraire dans le Québec, *boucan* a engendré, par contre, des dérivés vivaces, *boucane* (fumée), *boucaner* (fumer de la viande, faire de la fumée et même dégager de la vapeur, exemples: *le boucher a boucané du jambon*, *la cheminée boucane trop*, *la bombe boucane*) et l'adjectif *boucané* (ex. *du hareng boucané*). *Ananas*, d'importation récente, comme le fruit, se prononce *anana* dans le Québec et non *ananasse*.

Le *topinambour*, — le *canada* des Belges et des Français, depuis la Saintonge jusqu'aux Ardennes, en passant par l'Orléanais et la Champagne — est originaire de l'est de l'Amérique. L'espèce a été découverte par Samuel de Champlain, au début du XVII^e siècle, sur la côte de la Nouvelle-Angleterre; dès son introduction en France, le tubercule reçut le nom d'une tribu brésilienne, les Toupinambous, dont on produisait des sujets dans les foires parisiennes. Ce qui ne manqua pas de faire protester l'historien Lescarbot: « Nous avons apporté, écrit-il,⁽³⁾ quelques-unes de ces racines en France, lesquelles ont tellement multi-

⁽³⁾ Lescarbot, Marc. *Histoire de la Nouvelle-France*, p. 254, 1617. Edition de la Champlain Society, Vol. 3, p. 440. 1914.

plié que tous les jardins en sont maintenant garnis... Mais je veux mal à ceux qui les font nommer Toupinamboux aux crieurs de Paris. » Les découvreurs n'ont jamais raison. Amerigo Vespucci n'a pas découvert l'Amérique. Le tabac (le *Nicotiana* des botanistes) ne doit à l'ambassadeur Nicot qu'une prise offerte à la reine pour guérir ses migraines; d'où protestation du moine Thévet, qui l'avait apporté de la « France antarctique » dans son jardin d'Angoulême: « Je me puis vanter, écrit-il dans la *Cosmographie universelle*, avoir été le premier en France, qui a apporté la graine de cette plante et pareillement semé, et nommé ladite plante l'herbe angoumoisine. Depuis un quidam qui ne fit jamais de voyage, quelque dix ans après que je fus de retour de ce païs luy donna son nom. »

Les mots *avocat*, *cacao* et *pacane*, dans le langage populaire canadien-français, se nomment plutôt *avocado*, *cocoa* et *pécane*, parce que ces produits sont venus au Canada par l'intermédiaire du commerce anglo-saxon. *Avocado*, comme *avocat*, vient d'un dialecte mexicain; mais c'est *aguacate* qui a toujours cours au Mexique. *Pécane*, (pour *pacane*) tiré de l'anglais *pekan*, semble se rapprocher de l'appellation d'origine, si l'on en croit le nom de la nomenclature botanique, *Carya pekan*.

Canot et *patate* n'ont pas toujours le même sens des deux côtés de l'Atlantique. *Canot*, d'origine caraïbe, paraît-il, serait entré en France par l'intermédiaire de l'espagnol *canoas*. Dès 1584, Leroy parle de « canoes indiennes », sans tréma. En 1680, Richelet consigne *canot* dans son *Dictionnaire François* et dix ans plus tard, Furetière, dans le *Dictionnaire universel*, *canoas* (sans tréma) ou *canot*. Le *t*, muet dans *canot*, sonore dans *canoter*, doit son origine, sans doute, à un rapprochement avec des mots de même assonance, comme *fagot* et *fagoter*. Déjà présent dans les écrits de Lescarbot, *canot* faisait partie du langage courant de la Nouvelle-France, au milieu du XVII^e siècle, comme en témoignent les *Relations des Jésuites*. Il désignait dès lors l'embarcation légère en écorce de bouleau, et il est resté attaché à cette embarcation ou à son rejeton, le canot de canavas. Pour tous les anciens dictionnaires français jusqu'à Littré et Hatzfeld-Darmesteter inclusivement, c'est le nom de « toute embarcation légère non pontée, allant à la voile ou à la rame ». Par suite d'une évolution divergente dans la langue populaire, en France, certaines embarcations légères continuent à s'appeler *canot*; mais le canot de canavas y devient le *canoé*. Simple démarquage

de l'anglais *canoe*, qu'il faut prononcer *kanou*. Si *canoé* a débuté en français comme faute d'orthographe, comme tant d'autres mots d'ailleurs, il finira néanmoins par avoir droit de cité; sans toutefois réussir à pénétrer au Canada français. Nous avons adopté beaucoup d'anglicismes, mais celui-ci, à tort ou à raison, nous déplaît.

Le botaniste Kalm, de passage au Canada à la fin du régime français, remarque qu'on ne cultive pas la *pomme de terre* dans le Québec. Ce tubercule nous semble venu d'Angleterre, après 1760. Il est donc normal que son nom, dans le Québec, soit *patate*, étroitement apparenté à l'anglais *potato*. Le même nom avait été appliqué antérieurement à des tubercules indigènes sans intérêt, ce qui a induit en erreur la plupart des personnes qui ont traité de l'histoire de l'introduction de la pomme de terre au Canada.⁽⁴⁾ Notons cependant que *pomme de terre* n'est pas un vocable général en France. Depuis la Lorraine et les Côtes-du-nord jusqu'à la Gironde, on la nomme ici et là *patate*. Les paysans poitevins, tout comme les « habitants » canadiens, disent même *pétate*. Au Canada, se trouvent également d'autres variantes comme *pétaque*. Le mot s'emploie au figuré dans l'expression *être dans les patates* qui signifie « se tromper ». Sur le marché parisien, la patate est habituellement un autre tubercule de la famille des *convolvulacées*, la *patate sucrée* ou *patate douce*. Le mot soulève d'autres problèmes linguistiques. Les Espagnols, à la fin du seizième siècle, nommaient la pomme de terre *papa*, et c'est encore ainsi qu'on désigne le tubercule au Mexique. Quant à la patate sucrée, son nom indigène était *batate*. Les deux ont engendré l'hybride linguistique *patata*, d'où *patate*.

Les premiers Français établis au Canada au XVII^e siècle subirent un hiver dont ils devaient se souvenir. Les méthodes de chauffage françaises ne convenaient plus au nouveau climat. Il fallut l'apprendre à ses dépens. L'hiver canadien, dès le début, fut sûrement un sujet de conversation fécond. Des termes nouveaux s'imposaient pour désigner des phénomènes nouveaux ou d'une intensité inaccoutumée. Toutefois, les langues indiennes n'ont fourni aucune contribution à la terminologie météorologique ou climatique populaire. Nos coiffeurs peuvent en témoigner. Tous les termes relatifs au froid, non originaires de France, sont des canadianismes d'expression française: *la poudrerie*, *les bordées de neige*, *les bancs de neige*, etc. Raisons d'ordre psycho-

(4) Rousseau, Jacques. « Les plantes légumières: II — La pomme de terre. » *Le Devoir*, 19 mars 1938.

logique peut-être. Les colons n'ont pas vu dans les rigueurs de la saison un « phénomène indien ».

La nature canadienne, pour les premiers colons, était par contre un « habitat indien ». Il leur fallut même lutter pour tenter de reconstituer dans le Québec le bocage normand ou le marais poitevin. Exotiques, pour une grande partie, les plantes, les animaux, les lieux géographiques ! C'est là surtout qu'on doit trouver les principaux américanismes du parler canadien-français.

Les objets, les pratiques, les phénomènes liés intégralement à la vie de l'Indien recurent des « appellations d'origine ». *Squaw* (femme) qui se prononce *skwâ*, est un mot déformé (venant du montagnais *iskwéou*), que les Montagnais ne reconnaîtraient pas. Le *papoose* désigne le bébé, habituellement logé dans la *nâgane*. Mots rarement employés toutefois, et pour cause. *Sagamo*, d'origine souriquoise, désignant autrefois la fonction de chef, ne fait plus partie du langage courant. *Sachem*, employé par Chateaubriand, reste littéraire; a-t-il été autre chose d'ailleurs ? *Quitouche*, pour désigner une femme de mœurs douteuses, dérive de *toutouche* (sein, dans le dialecte mistassin). Le nom de lieu *Tadoussac*, de même origine, fait allusion aux mamelons du terrain. Cette appellation anatomique, accompagnée de l'adjectif possessif à la deuxième personne, se traduit par *kitoutouche* dans des dialectes algonquins. De là *quitouche*, emprunté par les coureurs des bois pour désigner les mêmes particularités anatomiques. Tout en conservant ce sens aujourd'hui, il a acquis en outre l'autre acception.

Quelques termes viennent de l'habitation et du transport. *Wigwam*, devient un terme littéraire pour la tente indienne. D'origine algonquine, il rappelle le matériel employé autrefois pour la fabrication des tentes, l'écorce de bouleau (*wigwas*, en algonquin). *Iglou*, en esquimau, désigne toute habitation; mais en français ou en anglais, il s'applique uniquement au dôme de neige de l'arctique. La *tobagane*, ou *traîne sauvage*, faite de planches minces de bouleau et dépourvue de patins, contrairement aux traîneaux ordinaires, — somme toute, un ski d'une largeur inaccoutumée, — tend à se nommer de plus en plus *toboggan* (masc.), sous l'influence anglaise, mais *tobagane* est beaucoup plus rapproché de l'algonquin. Au Canada, comme en France, le snobisme est un facteur d'évolution linguistique. Le *kometik*, un traîneau d'origine esquimaude employé sur la Côte-nord du Saint-

Laurent, où il n'y a plus d'Esquimaux depuis des générations, doit son nom à l'esquimau *kamotik*, désignant le même objet. *Kayak*, également esquimau, pénètre dans la langue en même temps que les embarcations inspirées du type original. Pour couvrir les canots d'écorce de bouleau, les peuplades algonquines recouraient au *watap*, — de fines racelles de conifères. Le mot se retrouve dans l'expression « *n'avoir plus que le watap et l'erre d'aller* », appliquée à des personnes d'une maigreur étique ou extrêmement faibles. Un canot réduit « au watap et à l'erre d'allée » n'a sûrement pas un rendement enviable dans les rapides. Les Blancs ont emprunté aux Indiens du Canada la raquette à neige, mais sans se préoccuper de l'appellation indigène.

La chaussure indienne se nomme toujours *mocassin* (*moukassin* en montagnais) et l'appareil fait d'une planche de bois et servant à porter les bébés sur le dos, *nâgane* (*titinâgane*, chez les Tête-de-boule). *Babiche*, désignant des lanières de peau crue, est l'abréviation d'un mot algonquin (*nababishe*, « petite lanière »). Le *mackinaw* est un veston portant un nom indigène, mais sans parenté avec le vêtement indien. Le mot est dérivé plutôt d'un nom de place, *Michillimakinac*, abrégé ultérieurement en *Mackinaw*.

Les armes indigènes ont laissé des souvenirs dans la littérature seulement. Ainsi, le *tomahawk*, l'ancienne hache de pierre, et le *nigog*, une espèce de dard employé pour la pêche au flambeau.

La cuisine a fourni quelques termes. *Ouragan*, appliqué à un panier, vient du montagnais *oulagan* (*onagan*, chez les Sauteux), signifiant « récipient, plat ». Les Montagnais, comme la plupart des bandes algonquines, ne connaissaient pas le son *r*. Dans beaucoup de mots d'origine indienne, nos ancêtres ont substitué des *r* aux *l*. La *micouenne*, dans la campagne canadienne, désigne une grande cuiller de bois. Pour les Montagnais, toute cuiller est une *emikwen* ou *emikwenish*, suivant les dimensions. (Il est bon de se souvenir que les diminutifs sont habituellement plus longs que les mots simples.) Les anciens indigènes ne connaissant que les ustensiles de bois, on comprend que le nom soit resté attaché à un type particulier de cuiller.

Sagamité, — inconnu sous cette forme chez les Indiens, mais que l'on retrouve notamment dans le mot cris *kisagamiteou*, signifiant « c'est un liquide chaud », et à Maniwaki, un centre algonquin où l'on dit actuellement *ikijakamité*, « l'eau bout », — désignait chez les premiers voyageurs le brouet indigène renfermant du maïs broyé. Le

nom s'employait encore au début du siècle pour une bouillie de maïs. *Hominy* (maïs concassé), *succotash* (mélange de haricots et de grains de maïs bouillis), du vocabulaire franco-américain, nous sont venus par l'anglais. Les Canadiens français nomment la bouillie de gruau d'avoine *soupane* et les Montagnais, *soupawn*. Des auteurs américains, comme Mencken, y voient un mot indien. Il ressemble assez à *soupe*, pour suggérer une origine française, mais la consultation des glossaires de l'ouest de la France ne m'a révélé rien d'analogue. Qui a fait l'emprunt, l'Indien ou le Canadien français ?

Il ne faut pas oublier que le montagnais a aussi ses gallicismes ou canadianismes: *tékelep* (le nom montagnais-naskapi des crêpes), d'après Jean-Paul Vinay, serait simplement une transcription de « des crêpes ». Il faut se rappeler, en effet, que les Montagnais, — ceux du lac Saint-Jean notamment, — rendent par *l* le son français *r*; quant au *d* français, il devient habituellement *t*. Le haricot, la fève des Canadiens français, devient en montagnais *lépin* (pron. *lé'pine*), une transcription du canadianisme « les bins » (de l'anglais *bean*).

Une recette populaire des milieux forestiers, la sipaille, consiste en un ragout alternant avec des abaisses de pâte à pain. L'étagement de la pâte et de la viande hachée a produit le dérivé *six-pâtes*. Des personnes, croyant le mot d'origine marine, y voient *sea-pie*. J'ai trouvé la même recette chez les Montagnais forestiers sous le nom de *shipaydjano* ou *sipaydjano*, qui semble authentiquement indien. Américanisme du parler canadien ou gallicisme du dialecte montagnais ? *Pemmican* (viande séchée) a voyagé avec les chasseurs de bison.

Les fêtes indiennes fournissent quelques appellations. *Pow-wow*, d'emploi récent, provient sans doute du cinéma américain ⁽⁴⁸⁾ *Wabano* et *sassaqua*, — désignant, le premier, « une manifestation bruyante » (comme *pow-wow*), le second, « un simple vacarme », — remontent plus loin en arrière. Les deux toutefois, comme il arrive en pareil cas, s'éloignent du sens original. Les Tête-de-boule ont des jongleurs spécialisés, nommés *wabanos*. La cérémonie de la tente tremblante nécessite une autre sorte de jongleurs. Pour les forestiers du Saint-Maurice, *wabano*, devenu le nom de cette cérémonie, signifie toute réunion tumultueuse. *Sassaqua* dérive de *shishikwé*, le nom du hochet magique employé autrefois par les bandes algonquines dans le traitement des

(48) Depuis, j'ai trouvé le mot *pawoua* dans le *Journal* de Potvin (1885). *Rev. Hist. Amér. fr.*, 10:423. 1956. Il est donc plus ancien que je ne le croyais.

malades. La religion animiste des Algonquins a fourni également *manitou*, un mot que les indigènes appliquent à tous les esprits et même aux couleuvres. Pour le Blanc, *manitou* désigne surtout les divinités importantes du panthéon indien. En outre, au Canada, *grands manitous*, au figuré, correspond aux *grosses huiles* de l'argot parisien.

Fréquemment au Canada la désinence *oune* implique un sens péjoratif ou tabou. *Balloune* (de *ballon*, en passant probablement par l'anglais *balloon*), signifie une « personne démesurément grasse », *toune* ou *toutoune*, « une fillette ayant de l'embonpoint »; *poune* est un surnom de commère; enfin, *pitoune*, signifiant primitivement « petit cylindre de bois » dans un dialecte algonquin, devenu « la bille de bois de pulpe », a été transposé à l'anatomie enfantine pour des raisons obvies. *Toune*, *toutoune* et *poune* dérivent peut-être de *pitoune*. La désinence *oune*, incontestablement d'origine algonquine dans le dernier mot, en a peut-être tiré son implication péjorative canadienne-française.

Pas de noms de familles chez les indigènes avant la venue des Français. Les premiers furent souvent des emprunts. Ainsi, *D'Ailliboust* (écrit généralement *Diabo*), le nom d'un gouverneur français; et *Montour* (écrit souvent *Monture*), chez les Iroquois. Les Hurons, tout-à-fait assimilés, ont rarement un nom indigène; *Sioui*, notamment, fait exception. Dans les mariages de Blancs et d'indigènes, la femme habituellement était de naissance indienne; donc, pas d'apport patronymique indien. D'autre part, les Indiens intégrés dans notre culture francisent leurs noms. C'est le cas du nom *Nolet* (écrit aussi *Nolett*), qui s'écrivait d'abord *Wawanolett* chez les Abénaquis, et qui signifie « qui entretient l'amitié ».

Au Canada comme en France, les animaux domestiques, les chiens surtout, portent des surnoms. L'un des plus populaires dans le Québec, pour les petits chiens, est *Ti-mousse*. Certains y trouvent le sens de « petit mousse » qui s'explique mal. Je n'ai pas retrouvé ce nom en France. En montagnais, chien se dit *atim*, diminutif *atimous*. Dans les camps indigènes, vous entendrez souvent appeler les chiots, *Atimous* ! Le *Ti-mousse* canadien me semble dérivé de ce mot.

Les indigènes sont désignés globalement au Canada sous le nom de *Sauvages*. L'adjectif *sauvage* s'emploie dans le même sens. Les *bottes sauvages* (ou *mocassins*), la *traîne sauvage* (ou *tobagane*), sont d'origine amérindienne. Au début, *indien* eut autant de faveur. *Blé*

d'Inde (ou maïs), *coq d'Inde*, *dinde* et *dindon* (de *poule d'Inde*, en anglais *turkey*) consacrent ce souvenir. Les *Sauvages* jouent un grand rôle dans le folklore canadien: vu l'absence de cigognes, ce sont eux qui apportent les enfants. « Les Sauvages sont venus », les « Sauvages sont passés », sont des expressions consacrées. Les Sauvages le rendent bien aux Blancs. Leurs enfants vous diront fréquemment que « les bébés sont apportés par les Français ».

Le premier nom de peuplade d'origine amérindienne à pénétrer dans le français est *canadian*, appliqué par Jacques Cartier aux Indiens de *Canada*, — c'est-à-dire la région environnant Québec. Plus tard, les *Relations des Jésuites* adoptent *Canadois* ou *Canadien*, dans le même sens. Beaucoup plus tard, ce dernier passe définitivement à toute la population canadienne. Le nom des peuplades indigènes peut être d'origine française: Huron (venant de *hure*, allusion à la coupe particulière des cheveux), Montagnais, Tête-de-Boule (venant de la pratique ancestrale de la déformation crânienne, maintenant abandonnée). D'autres, d'origine indienne incontestable, ne révèlent pas facilement leur étymologie. L'origine d'*Iroquois* prête à discussion; l'hypothèse la plus vraisemblable est celle qui le fait dériver d'*Irinokhoiw*, un mot algonquin signifiant « les vrais serpents ». *Cri* vient de *Kilistinon*. Comme d'habitude, on a remplacé *l* par *r*. *Mohican* révèle facilement son origine, *mahingan* (algonquin) et *mahigan* (montagnais) signifiant « loup ». De ce mot, dérive « *Mingan* », localité de la Côte-nord du Saint-Laurent. *Attikameg* (poisson blanc ou corégone), *Algonquin*, *Abénaquis*, *Malécite*, *Ojibway*, sont aussi d'origine indienne. *Micmac*, dans le Québec, signifie également *méli-mélo*. Ex. « Un véritable micmac ». J'ignore si ce sens vient du nom de la peuplade. Voltaire emploie *micmac* (que les dictionnaires déclarent d'origine inconnue ou peut-être germanique) pour « intrigue embrouillée ». N'aurait-il pas reçu le mot, — très indirectement ! — des missionnaires jésuites ?

La plupart des indigènes se désignent eux-mêmes habituellement par un mot signifiant le *peuple*, ou les *hommes*, c'est-à-dire, les « vrais, les purs. » C'est le sens d'*Illinois*, que l'on retrouve sous la forme *ilnout* chez les Montagnais. Il n'existe pas de vocable montagnais désignant l'ensemble des indigènes parlant la langue montagnaise; ceux des Sept-îles sont les *Wachowilnouts*, c'est-à-dire « le peuple de la Baie », ceux de Bersimis, les *Pesamitsilnouts*.

Les Esquimaux se nomment eux-mêmes *Innuit* ou *Inouit* (pluriel d'*Inouk*, homme). *Esquimau*, dérivé canadien-français du montagnais *eisiméo*, signifie « mangeur de viande crue ». ⁽⁵⁾ Les Français qui adoptent *eskimo*, en croyant utiliser un terme esquimau, empruntent à l'anglais un ancien mot français transformé par son passage en danois et en allemand. Si les Montagnais désignaient les Esquimaux par un terme de mépris (*eisiméo*), ces derniers le leur rendaient bien, puisque le nom esquimau des Montagnais signifie *l'ennemi*. *Naskapi* ou *Nascapi*, adopté en français et en anglais pour des peuplades d'affinités montagnaises de l'intérieur de la péninsule Québec-Labrador, possède également un sens péjoratif imposé par les relations « de bon voisinage ». Aucun indigène ne voudra admettre qu'il est un *Naskapi*. Très fréquemment, les noms adoptés par les Européens pour les peuplades indigènes sont ceux qu'utilisaient les voisins.

La transcription européenne défigure habituellement les noms de peuplades. Les cinq tribus iroquoises, que les Anglais nomment *Mohawk*, *Oneida*, *Onondaga*, *Cayuga*, *Seneca*, portent en français les noms d'*Agnier*, *Oneiyout*, *Onondagué*, *Goyogouin* et *Tsonontouan*, de même origine, sauf le premier.

Les toponymes indigènes sont descriptifs ou rappellent des événements anciens. *Abitibi*, de l'algonquin *apitaunipi*, « là où l'eau se rencontre à mi-chemin », fait allusion à la ligne de partage des eaux. *Mistassini* (*mista*, gros, *assini*, roche, dans les dialectes montagnais-naskapi) rappelle la légende voulant qu'un gros bloc erratique, sur la rive du lac, soit la dépouille d'un ancien jongleur tué par un jongleur plus puissant que lui. A cet endroit, on sacrifie du tabac avant la traversée hasardeuse du lac, afin de se rendre favorables les esprits qui commandent les tempêtes. *Anticosti*, écrit parfois *Natiscotec* au début de la colonie, viendrait de *Natashkwé*, qu'on interprète, suivant les auteurs, comme « l'endroit où l'on voit nager l'ours » ou bien « la place où l'on va chercher de la mousse ». L'interprétation des toponymes indigènes pose parfois des problèmes de solution d'autant plus difficile qu'ils sont formés par la soudure de racines incomplètes. Au premier examen, on croirait difficilement que la pointe de *Natashcouan*, en face d'*Anticosti*, possède un nom de même origine qu'*Anticosti*. *La Romaine* ne fait pas allusion à quelque Romaine égarée; le mot vient du monta-

⁽⁵⁾ Rousseau, Jacques, « L'origine et l'évolution du mot esquimau. » *Les Cahiers des Dix*, 20: 179-198. 1955.

gnais *oloman*, signifiant « peinture ou pigment ». Près de la source de la Romaine (*Oloman-shibou*, ou *oloman-shipi*, c'est-à-dire « rivière au pigment ») se trouvent des gisements d'ocre rouge que les ancêtres des Montagnais employaient pour se maquiller. *Mississippi* (de *missi*, grand, et *sipi*, eau) et *Michigan* (de *missi* ou *mishi*, grand, avec la désinence *gamau*, signifiant « lac »), sont étroitement apparentés à *Mistassibi* (*mista*, grand, *sibi* ou *sipi*, eau) et *Michigamau* (même étymologie que *Michigan*). Les peuplades du haut *Mississippi* appartenaient d'ailleurs à la famille algonquine, comme les Montagnais-naskapi de la péninsule Québec-Labrador. *Chicago*, venant de *shikakoak*, signifie « là où il y a de l'ail sauvage » ou plus exactement « là où il y a de la plante bête-puante ».

La langue populaire a écourté les toponymes d'origine. *Michillimakinac* devient *Mackinaw*. *Ashouapmouchouan*, chez les anciens colons du lac Saint-Jean, a trouvé un doublet, *Sainte-Machouanne*, absent du calendrier ecclésiastique. Vocables affreusement longs parfois; témoin, celui-ci que j'ai relevé près du lac Mistassini, *Kaposhe-pôshe-koshoshi-tishishi-ninanéoutsh-kapotagen*. J'ai introduit des traits d'union pour permettre aux lecteurs de respirer.

Les toponymes canadiens-français peuvent se ramener à quatre groupes: (1) les noms historiques, tirés des patronymes des premiers seigneurs ou de personnages importants de l'histoire canadienne, ou simplement empruntés à la France; (2) un fort groupe provenant du calendrier ecclésiastique; (3) un troisième, non moins important, réunissant les toponymes d'origine indienne; (4) enfin, les créations originales du folklore, relativement peu nombreuses. Les toponymes indiens, à l'origine, s'appliquent à un territoire restreint, un lac, un ruisseau, une rivière, un lieu de campement. Les Français du Canada leur donnent souvent une plus grande extension, et ils deviennent les noms de villes, de comtés, de provinces. Des dix provinces canadiennes, quatre ont des noms indiens: Québec, Ontario, Manitoba, Saskatchewan, sans compter le territoire du Yukon. Le nom du pays, Canada, d'origine huronne ou iroquoise, signifie « groupe de tentes », « village ».

Les habitats du Québec rappelaient aux colons ceux de France, sauf la tourbière, presque absente des régions où vivaient les ancêtres européens des Canadiens français. Dans le Québec, la glaciation quaternaire en a semées partout. On les désigne souvent du nom de *moskeg*, tiré d'un dialecte algonquin (*mossheg* en montagnais).

Beaucoup de plantes canadiennes, sans être les mêmes espèces qu'en France, sont néanmoins de mêmes genres. On leur a transposé des appellations françaises. D'autres, totalement inconnues en Europe, ont emprunté leurs noms aux langues indigènes.⁽⁶⁾ Pour la plupart ce sont des plantes comestibles ou médicinales. L'*atoca* (ou canneberge) est un fruit très populaire au Canada servant à la confection d'une gelée amère consommée avec le gibier. Le nom, d'origine huronne, se trouve déjà dans les récits du père Sagard au début du XVII^e siècle (*toca*). A-t-on dit d'abord *la toca*, puis *l'atoca*? Quoi qu'il en soit, cette dernière forme se rencontre déjà en 1705. Une petite plante des bois de conifères, pourvue de longues racines jaunes, très employée dans les affections de la bouche, se nomme aujourd'hui *savoyanne* (ou mieux *sawian*); le vocable provient du montagnais et signifierait « teinture pour les peaux » (peau se disant *wyan* en montagnais). Dans *sakhokomi*, d'origine montagnaise ou micmaque, un raisin d'ours (*Arctostaphylos uva-ursi*), croissant autour du golfe Saint-Laurent, l'étymologie populaire a vu *sac-à-commis*. A cause de cela, des personnes ont cru à tort qu'il désignait la bourse-à-pasteur. Une ronce arctique et subarctique, le *Rubus chamaemorus*, à gros fruit ambré, se nomme *chicouté* chez les Montagnais et même chez les Canadiens français, où il devient synonyme de *plaquebière*, d'interprétation difficile. Nous pourrions relever encore *maskouabina*, *pim-bina*,⁽⁷⁾ *tamarack*, *môkôke*, *pénac*, *mashkwi*, etc., une trentaine en tout.

Les plantes cultivées par les Hurons et les Iroquois comptaient le maïs, la courge, le haricot, le tabac et le grand soleil. Or, les Français du Canada n'ont pris aucun nom des langues locales pour désigner ces plantes. *Maïs* et *tabac* viennent des Antilles. Pendant que les Anglais adoptaient *squash*, — dans les premiers documents le nom s'écrit *isquontersquash* ou *squantersquash*, — les Français du Canada lui transposaient *citrouille*, appliqué jusque-là à d'autres cucurbitacées en Europe. La fasséole devenait en France le *haricot*, — peut-être la transformation d'un mot mexicain sous l'influence du nom d'un mets, le

(6) Pour une étude d'ensemble voir Rousseau, Jacques. « Les noms populaires des plantes au Canada français, » pp. 135-173 des *Études sur le parler français au Canada*, Québec, 1955.

(7) *Pémine*, dans Charlevoix, 1714, et *pemina* chez Gédéon de Catalogne, 1712, ce qui est beaucoup plus près de l'origine, *minan* signifiant « baie, petit fruit », en montagnais.

haricot —, mais les Canadiens français lui transposaient le nom de la fève européenne. Cette dernière, par contre, se nomme au Canada *gourgane*, une appellation normande.

Les animaux fournirent plusieurs vocables d'origine amérindienne. Les mammifères comptent le *caribou*, le *wapiti*, le *carcajou*, — dérivant de *quâquâsut* ⁽⁸⁾ —, le *pichou* ou lynx (le nom indigène étant conservé surtout dans l'expression « laide comme un pichou »), le *pécan* (une espèce de martre). Les Anglais ont conservé à l'élan du Canada l'appellation montagnaise, *moose*, mais les Canadiens français ont à la place *orignal*, d'origine incertaine; les vieux écrits mentionnent également *orignac*, *grignace*, etc. Pendant que les Américains adoptent *skunk* (de l'Indien, mais très abrégé), le Canada français recourt à *bête puante*. La marmotte d'Amérique, — en anglais *woodchuck*, dérivé d'*otchuk*, — devient par contre le *siffleux*.

Les poissons comprennent le *maskinongé* (un immense brochet dont le poids dépasse vingt kilos), l'*achigan*, la *ouananiche*, — un saumon demeurant constamment dans l'eau douce, — la *huitouche*, le *touladi* ou truite de lac. Une grenouille de grande taille, qui émet un véritable beuglement, se nomme *ouaouaron* (ou *wawaron*) comme chez les Hurons au début de la colonie.

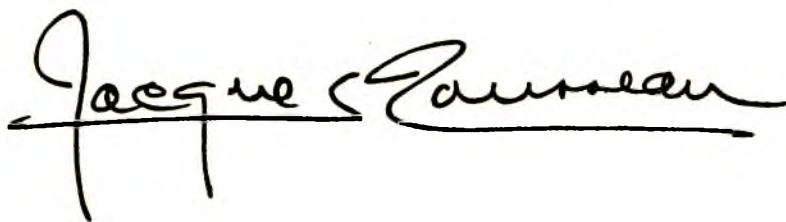
Chez les oiseaux, notons le *kakawi*, une espèce de canard, et le *moyac* ou eider. On serait bien tenté de mentionner le *piwi*, le *bois-pourri* et le *quac*, mais il s'agit, probablement, d'onomatopées. Les forestiers appliquent parfois à une pie l'anglais *whisky-jack*, un sous-produit du montagnais *wiskitsen*.

Enfin, *maringouin*, venu du Brésil. Apparu au Canada au début du régime français (le nom, pas le moustique), il est sans doute passé d'abord par la mère-patrie. Animal infime, il sait néanmoins rappeler sa présence à ceux qui fréquentent les bois.

Cette course rapide à travers les mots canadiens-français d'origine indienne en est presque l'inventaire complet, si l'on exclut les plantes et les lieux géographiques. Bagage bien maigre à la vérité et qui laisse soupçonner, tout au plus, des contacts passagers entre Français et Indi-

⁽⁸⁾ La lettre *r*, à l'origine, aurait eu fréquemment la fonction d'un signe diacritique indiquant la longueur. Dans la campagne canadienne, comme dans le Poitou et la Normandie, *quêteur*, s'est prononcé *kéteu*. La lettre *r* en position finale dans une syllabe, introduite dans les noms indiens, devrait avoir la même signification. Les *r* qui ne sont pas en position finale remplacent généralement des *l*. (Renseignement fourni par Jean-Paul Vinay).

gènes. A part quelques interprètes et missionnaires, qui ont établi un pont entre l'Amérindien et l'Européen, les deux éléments ethniques sont restés éloignés l'un de l'autre, menant parallèlement une vie indépendante. Le Français du Canada a cueilli peu de mots indiens. Et encore, beaucoup de personnes les ignorent; certains vocables même sont étroitement endémiques. La plupart n'ont pas trouvé droit de cité en dehors du parler populaire. La littérature ne vogue pas toujours dans le réel. Au Canada comme en France, des écrivains voient l'homme et la nature à travers un écran livresque. Ceux-là se refusent à admettre les américanismes parce que Racine, Corneille et Boileau les ignoraient. Peut-être craignent-ils « de passer pour des Sauvages à plumes ». C'est dommage, puisqu'ils privent la langue française d'acquisitions heureuses. Et puis, ces gens qu'on dit Sauvages, quand on les compare aux Blancs, ne sont pas si sauvages après tout.

A handwritten signature in black ink, reading "Jacques Rousseau". The signature is written in a cursive, flowing style. The first name "Jacques" is written in a larger, more prominent script, and "Rousseau" follows in a similar but slightly smaller cursive. A horizontal line is drawn underneath the entire signature, extending from the start of "Jacques" to the end of "Rousseau".